

RÉCENTES DÉCOUVERTES

SUR LES COMMUNICATIONS

# ENVERS L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE

AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

NÉCROLOGIE

MADAME MARIE A. SHIPLEY, NÉE BROWN

PAR

John B. SHIPLEY

(Extrait du *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*,  
tenu à Paris, en septembre 1900.)



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, (VI<sup>e</sup>)

1902

## RÉCENTTES DÉCOUVERTES

SUR LES COMMUNICATIONS ENTRE L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR JOHN B. SHIPLEY

---

A la huitième session du Congrès international des Américanistes tenue à Paris, en 1890, j'ai communiqué un mémoire sur la cartographie la plus ancienne de l'Amérique du Nord, en me référant spécialement à la carte publiée en 1558 pour illustrer les voyages des frères Zeni dans les mers les plus septentrionales de l'Europe. A la même session feu ma femme, M<sup>me</sup> Marie A. Shipley, née Brown, communiqua également un mémoire sur les documents qui, selon sa conviction profonde, devaient exister encore aux archives vaticanes, et démontrer que l'ancien Groënland et le Vinland étaient connus à Rome à l'époque du premier voyage de Christophe Colomb, et que cette connaissance avait, en partie au moins, inspiré le projet aventureux de ce dernier. Cette proposition avait suscité à M<sup>me</sup> Shipley nombre de contradicteurs, dont quelques-uns se donnaient pour bien informés, assurément que, les collections vaticanes étant connues à fond et pourvues de catalogues, il n'y avait point lieu de songer que de tels documents eussent pu échapper aux recherches qu'on faisait de temps en temps sur le sujet. La même opinion était encore confirmée par les renseignements officiels, très inexacts d'ailleurs, qui accompagnaient la collection de documents reproduits en fac-similé formant la contribution papale à l'Exposition universelle de Chicago en 1893; ce recueil était expressément déclaré être le fruit d'une recherche complète (bien que cette recherche eût été impossible à exécuter dans le temps donné) et contenir tout ce que possédaient les Archives Vaticanes, bien que, pour la section précolombienne au moins, il ne consistât qu'en documents déjà

connus. Voilà pourquoi les propositions de M<sup>me</sup> Shipley tendant à la recherche des documents en question, soit par le gouvernement des États-Unis, soit par des sociétés scientifiques (parmi lesquelles il faut compter le Congrès des Américanistes) sont demeurées infructueuses.

Or, au moment même où M<sup>me</sup> Shipley adressait son mémoire au Congrès de 1890, une série des documents en question avait été déjà retrouvée; c'est ce qu'ignorait M<sup>me</sup> Shipley dont l'auteur de la découverte ignorait de son côté les efforts. C'est en avril 1891 qu'un jeune prêtre dalmatien, le Dr Luka Jellic de Spalato, actuellement professeur d'histoire et de droit ecclésiastiques au séminaire archiepiscopal de Zara, communiqua la première partie de ses résultats au Congrès scientifique international des catholiques. Il en a communiqué d'autres encore au troisième congrès du même nom, tenu à Bruxelles en 1894, et poursuivi ses recherches à plusieurs reprises, et l'année dernière encore, a retrouvé des documents qui ne comptent pas seulement la série des évêques du Groënland, mais jettent aussi beaucoup de lumière sur le problème des communications entre le Groënland et l'Europe. Je voudrais attirer l'attention du Congrès sur quelques-uns de ces résultats, dont le développement est dû plutôt à M<sup>me</sup> Shipley qu'au découvreur même des documents originaux.

M. le Dr Jellic a retrouvé et publié une bulle du pape Alexandre VI, sans date, mais évidemment des premiers mois de son règne, faisant allusion à des nouvelles tout récemment reçues du Groënland qui exposaient au Saint-Siège dans quel mauvais état se trouvaient les habitants de ce pays lointain. Le pape, qui s'y était vivement intéressé, leur envoya pour leur instruction un moine bénédictin, Mathias, déjà élu évêque de Gardar. Ce document, long et motivé, impossible à résumer ici, donne clairement à entendre: 1<sup>o</sup> que l'existence du Groënland était bien connue dans l'année même du premier voyage de Colomb; 2<sup>o</sup> que la route était connue et libre; 3<sup>o</sup> qu'il y avait des communications dans les deux sens entre le Groënland et l'Europe. Par conséquent, cette seule trouvaille suffit pour anéantir l'argument si fréquemment répété, qu'à l'époque des voyages

columbiens l'existence du Groënland et les découvertes des Normands (Scandinaves) étaient absolument oubliées de l'Europe, que la route était perdue, que toute communication avait cessé depuis longtemps. Ces idées ne sont plus soutenables.

M. Jellic a aussi trouvé beaucoup d'autres documents qui démontrent l'exactitude de l'opinion ordinairement admise, et basée sur les renseignements insuffisants qu'on a pu recueillir des sources norvégiennes. Ces sources reconnaissent l'élection d'un évêque Henrius (1386) qui se rendit à son siège. En 1406, l'archevêque de Drontheim, métropolitain de Gardar, s'est rappelé ce diocèse, dont on n'avait plus de nouvelles, et il y envoya un nouvel évêque, Andreas, consacré ad hoc, pour remplacer Henrius si ce dernier était mort, ou pour l'aider s'il vivait encore. Cet Andreas ayant béni un mariage au Groënland trois ans plus tard, on a toujours pensé que Henrius était mort dans ce pays. Ce sont les dernières nouvelles certaines tirées des sources norvégiennes.

M. Jellic a pu compléter ces renseignements; parmi les registres authentiques et officiels de la Chambre apostolique, il en a trouvé qui nous révèlent l'existence de toute une série d'évêques de Gardar naguère absolument ignorés. Il a porté le nombre total de ces évêques de 18, chiffre donné en 1874 par Ganns dans sa *Series Episcoporum*, à 31, dont Mathias est le trentième. Il a cru d'abord que la plupart de ces évêques complémentaires n'étaient que de simples titulaires de leur diocèse; mais il a trouvé des registres démontrant que plusieurs d'entre eux ont été réellement élus et ont reçu l'ordre de se rendre à leur diocèse.

Les nouvelles découvertes permettent de constater que plusieurs années avant l'envoi d'Andreas pour remplacer Henrius, cet évêque avait changé de siège avec Johannès, évêque des Orcades (1394), que ce dernier avait été remplacé à son tour, en 1401, par un certain Bartholdus, et qu'avant 1411 encore un évêque était mort « in partibus illis », et avait été remplacé par Jacobus Petri Treppe, qui avait reçu l'ordre de se rendre à son diocèse pour y résider. En 1425, le pape Martin V désigna Robertus Rynngman, O.-M., comme

successeur du dit Jacobus, en faisant notifier cette nomination au chapitre, au clergé et au peuple du diocèse et de la ville de Gardar, ainsi qu'au métropolitain de Drontheim. Ces notifications indiquent assez clairement que le siège de Gardar existait toujours en 1425. Il doit donc y avoir quelque peu d'exagération dans les termes des bulles de 1448 et de 1492-1493, suivant lesquelles le siège épiscopal aurait été supprimé en 1418. Toutes ces nominations ayant été absolument ignorées en Norvège et en Danemark; par quelle route est donc venue à Rome la nouvelle du décès successif des évêques, et par quelle voie se sont rendus à leur siège les remplaçants de ces mêmes évêques? Ce sont les îles Orcades, situées tout près des îles Britanniques, qui nous semblent fournir le mot de l'énigme. Les Orcades, qui formaient depuis longtemps un comté assujéti au royaume de Norvège, passèrent en 1379 sous la domination du comte Henri, de la puissante famille des Saint-Clair. Ce prince, qui travailla activement à la répression de la piraterie qui se pratiquait ouvertement dans les mers septentrionales, profita, en 1388 ou 1390, de la présence d'un habile navigateur vénétien pour diriger une expédition ayant pour but de chasser les pirates de la mer. Cette campagne est résumée dans le récit bien connu des Zeni, qui sont restés au service du comte pendant quatorze ans. C'est précisément pendant cette période qu'ont eu lieu les changements mystérieux que nous venons de signaler. Le comte Henri de Saint-Clair s'est rendu au Groënland en personne au moins une fois. Rappelons qu'au xv<sup>e</sup> siècle le commerce européen avec le Groënland et l'Islande est demeuré presque uniquement aux mains des marchands anglais, et surtout de ceux de Bristol. Dans ces communications avec la Grande Bretagne, nous pouvons bien trouver l'explication d'un échange de sièges entre les évêques du Groënland et des Orcades, et de la réception à Rome des nouvelles ignorées en Norvège pendant cinquante ans, c'est-à-dire jusqu'à ce jour.

Cette explication, tirée du récit des frères Zeni, — la seule capable de jeter de la lumière sur les anomalies des registres du Vatican, — se trouve ainsi confirmée par ces registres eux-mêmes, qui font croire à la véracité du récit des Zeni, bien

que certaines difficultés aient amené quelques écrivains à rejeter simplement ce récit au lieu d'en chercher une explication raisonnable. On a trop insisté sur la correspondance exacte (signalée par moi-même en 1890, dans mon mémoire présenté à la huitième session) des contours du Danemark et du sud de la Norvège figurés sur la carte dite des Zeni de 1558, avec ceux des mêmes pays donnés par la carte publiée à Venise par Nicholas Tramezinnus, en 1558, et gravée par un Belge, Jacobus Bussius. On a même cru pouvoir envisager la carte entière comme une production de cette année; on a cru pouvoir la considérer comme fabriquée de toutes pièces par le rédacteur du récit, d'autant plus que celui-ci a parsemé la carte des noms mutilés ou mal transcrits qu'il a trouvés dans le texte du récit même. Mais, — et je l'avais soigneusement montré dans mon mémoire de 1890, — si nous faisons abstraction de ces noms et des configurations qui correspondent à la carte de Tramezinnus, il reste toujours une grande partie de la carte dite des Zeni, et précisément les détails les plus intéressants. On aperçoit des contours tirés de la carte d'Olaus Magnus (1539), d'une autre carte d'Islande, et d'une carte non encore identifiée qui embrassait très probablement les îles Orcades et Shetlands, mais qui contenait aussi une toute petite portion de l'Extrême-Nord de l'Écosse. En outre, il faut tenir compte du dessin très remarquable du Groënland qui est la particularité de cette carte. Ce contour du Groënland est trop net et trop frappant, il est aussi trop correct, pour avoir été tiré d'une carte quelconque de 1558, ou même du xv<sup>e</sup> siècle. Nous allons rechercher quelle pourrait être l'origine de ce dessin.

Parmi les découvertes faites par le Dr Jelic dans les archives vaticanes, il en est une de très grande importance dont on peut tirer grand parti pour démontrer l'extrême antiquité de plusieurs détails des cartes comprises dans quelques manuscrits de la géographie de Ptolémée, et qui jette une lumière éclatante sur l'histoire de la géographie ancienne. M. le Dr Jelic a aussi retrouvé des cartes du moyen âge basées sur l'œuvre ptoléméenne, qui servent pour illustrer notre sujet. Ces dernières cartes appartiennent à la catégorie à laquelle M. le baron Nordenskiöld dans son *Perryplus*,

a donné le nom de Scandico-byzantines, en formulant une théorie plus ou moins discutable, suivant laquelle les cartes scandinaves du Groënland auraient été transmises par la voie de la Russie à Constantinople, où l'on aurait combiné leurs détails avec ceux des pays déjà connus. Mais (il convient de le remarquer), ce n'est pas à Constantinople qu'on trouve cette addition faite à des cartes byzantines telles que le codex bien connu de Vatopédi, qui ne porte aucune trace du Groënland; on la rencontre en Italie, vers l'année 1466; la projection du Groënland est alors ajoutée aux copies qu'on faisait du manuscrit grec apporté au concile de Florence (1438), par Gyriacus Anconitanus, qui l'avait acheté des mains des Turcs après la chute de Salonique. M. Jelic a reconnu, dans le Codex Urbinas 82 de la Bibliothèque vaticane, ce monument historique, par le moyen duquel les cartes ptoléméennes ont été introduites en Italie, et duquel les cartes successives dites de Ptolémée ne sont que des copies traduites en latin, et de plus en plus modernisées par des additions comme celle du Groënland.

Ces cartes nous montrent le Groënland sous deux formes, dont l'originale et la plus ancienne se rapproche beaucoup de notre carte des Zeni; l'autre est due, selon M. Nordenskiöld, à l'influence de la nouvelle méthode de projection suivant les indications de la boussole, les cartes anciennes étant dès lors modifiées selon les idées sur la variation de l'aiguille aimantée. Le premier dessin, fait à une époque où le Groënland était bien connu, est de beaucoup le plus correct, et il correspond à la configuration de la carte des Zeni. Ainsi, la projection des Zeni remonte à une époque antérieure à 1466. Une projection essentiellement identique se trouve dans la carte de Claudius Clavus, de 1427, conservée à Nancy. Or, c'est précisément entre 1425 et 1492 que les communications ont été les moins fréquentes entre le Groënland et l'Europe, et que les occasions d'écarter une reconnaissance cartographique ont été presque nulles. Les cartes néo-ptoléméennes, celles de Clavus et des Zeni, doivent donc tirer leur origine commune d'une époque antérieure à 1425, et remonter à l'époque même où les frères Zeni naviguaient dans les mers septen-

trionales; on en arrive ainsi à supposer que l'origine du dessin du Groënland sur toutes ces cartes ne peut guère être autre que celle indiquée par l'éditeur de la carte des Zeni publiée en 1588, c'est-à-dire *la carte originale manuscrite rapportée du Nord* par Antonio Zeno et conservée pendant longtemps dans le bureau de la maison Zeno à Venise, où elle était bien connue et consultée par les marchands et par tous les curieux de la ville, de telle sorte qu'elle était tombée en très mauvais état. Nous le répétons, cette projection du Groënland ne doit pas avoir une origine postérieure au début du xv<sup>e</sup> siècle, et pour son transport en Italie nous ne pouvons trouver un moyen plus probable que l'entremise des Zeni, conformément à ce que dit le rédacteur de 1558.

Cette carte originale doit avoir été connue de Christophe Colomb même, car, dans un passage cité par Ferdinand Colomb d'une œuvre de son père, celui-ci décrit les positions de l'Islande et de la Frislande, non pas comme elles sont en vérité, mais comme elles sont indiquées sur cette carte des Zeni. Il a donc dû voir une carte donnant à ces îles les mêmes positions qui leur sont assignées sur la carte de 1558, qui est ainsi démontrée avoir été dressée d'après la carte originale du xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle, apportée par Zeno lors de sa rentrée à Venise, cette carte étant la seule sur laquelle, — à ce que nous sachions du moins, — Colomb aurait pu trouver ces îles dessinées dans cette position. Je dis dans la même position, mais non pas nécessairement avec les contours mêmes de la carte de 1558, sur laquelle deux projections de l'Islande ont été substituées aux dessins originaux.

Et si la carte originale a été connue de Christophe Colomb, elle l'a été plus certainement encore de Jean Cabot, citoyen de Venise depuis 1476 après une résidence préalable de quinze ans, qui, en 1497, navigua sur la route d'Islande et trouva la « Terra Firma », très probablement le Groënland, à 400 lieues à l'ouest de son point de départ. De là il suivit la vieille route et le courant océanique qui avaient bien de fois amené les Islandais et les Groënlandais en Amérique. Comme Colomb, Cabot était bien renseigné sur les

voyages de ces navigateurs de l'antiquité, et sur les aventures dont le récit couvrait dans les îles Feroé. Comme Colomb, il reconnaissait que l'existence du Groenland était la clef du problème, l'assurance de la possibilité de trouver les terres situées au-delà de l'Océan dont les traditions grecques et scandinaves parlaient avec tant d'insistance.

En concluant, je crois devoir rendre justice à mes deux collègues, tant à la morte qu'au vivant, en précisant la part prise par chacun d'eux dans l'obtention de ces résultats. L'honneur d'avoir retrouvé aux archives vaticanes tant de documents ci-devant absolument ignorés, et dont on n'ait même l'existence, revient entièrement à M. Le professeur Dr Jelic, de Zara en Dalmatie. Depuis longtemps feu M<sup>me</sup> Shipley avait vu la possibilité d'une telle découverte, et elle avait déjà fait tous les efforts possibles pour qu'on les cherchât à l'endroit même où M. Jelic les a trouvés. Une fois les documents retrouvés, M<sup>me</sup> Shipley en a relevé l'importance pour l'histoire de l'Amérique et pour l'histoire universelle, en indiquant la connexion qui existe entre les anciennes découvertes scandinaves et celles de Colomb et des Cabot à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Moi-même je l'ai aidée dans cette tâche, en formulant les résultats cartographiques et en précisant les relations entre les Zeni, Colomb et les Cabot. Je continuerai ce travail en souvenant de ma femme et collaboratrice bien aimée, à la mémoire de laquelle les résultats déjà acquis et encore à acquérir de ces recherches constitueront un véritable monument.

John B. SHIPLEY.

Genève, le 15 août 1900.

## NÉCROLOGIE

MADAME MARIE A. SHIPLEY, NÉE BROWN

J'ai le triste devoir de communiquer au Congrès des Américanistes la nouvelle de la mort, survenue en avril dernier, à Chexbres, Suisse, de M<sup>me</sup> Marie Adélarde Shipley, née Brown, membre de la huitième session de ce Congrès, tenue également à Paris en 1890, à laquelle elle contribua un mémoire.

M<sup>me</sup> Shipley s'est dévouée avec ardeur à des profondes recherches sur l'histoire précolumbienne de l'Amérique du Nord; grâce à sa perspicacité tout à fait extraordinaire, elle avait formulé sur ce sujet des théories nettement définies, bien que n'accordant guère avec les idées ordinairement tenues, et elle avait la rare joie de voir, avant sa mort, ses prévisions complètement vérifiées, et son œuvre justifiée.

Née à New-York en 1843, elle avait un fort penchant pour la littérature, son père ayant été bibliothécaire d'État. Plus adonnée dans sa jeunesse à la musique qu'à la littérature, elle entreprit la traduction en anglais des œuvres des plus célèbres auteurs suédois. Sa connaissance de la littérature scandinave l'amena au sujet des navigateurs précolumbiens qui ont successivement découvert l'Island, le Groenland, et l'Amérique du Nord. Pendant trois ans elle voyagea en Suède et en Norvège, se familiarisa avec tout ce que ces pays pouvaient lui apprendre sur ce sujet, et en 1887 elle publia un livre sur les découvreurs islandais de l'Amérique. L'originalité de sa pensée l'amena encore plus loin, et ayant étudié la prépondérance de l'Église catholique dans ces pays et spécialement au Groenland, où manquait presque entièrement le gouvernement civil, elle pensa que les documents